

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 40 (1907)
Heft: 4

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

G. LAFAYE, P. BERGER, S. LÉVI, D. MENANT. — CONFÉRENCES
FAITES AU MUSÉE GUIMET EN 1903-1904¹.

Des quatre conférences contenues dans ce volume, nous ne considérons ici que celle de M. Ph. Berger, intitulée : *Les origines babyloniennes de la poésie sacrée des Hébreux* (p. 26-84), ce discours étant le seul qui traite un sujet théologique.

Le panbabylonisme a effrayé bien des esprits. Il semble qu'on ne puisse plus jouir en paix de l'Ancien Testament ; voici qu'on vient encore contester l'originalité des Psaumes ! Ces élans de l'âme, ces réponses spontanées à la révélation divine ne sont-ils donc pas à l'abri de la redoutable critique historique ? Le cœur lui-même de la religion, ce joyau cher à tous les chrétiens, ne serait-il réellement qu'un écho de la poésie lyrique et religieuse des bords de l'Euphrate ?

La découverte de nombreux hymnes babyloniens a obligé les savants à examiner de près cette question. Il y a, entre ces textes religieux et les psaumes de la Bible, des analogies incontestables. Ces analogies n'apparaissent pas seulement dans des descriptions de la divinité intervenant dans la tempête ou dans des énumérations d'attributs divins ; on rencontre aussi dans ces hymnes babyloniens des prières, des confessions, l'expression soit de la crainte, soit de la confiance ; tout cela se rapproche singulièrement de nos psaumes. La haute antiquité de plusieurs de ces textes babyloniens ne permet pas d'y voir des imitations de nos poèmes bibliques.

¹ *Conférences faites au Musée Guimet en 1903-1904*, par MM. G. Lafaye, Philippe Berger, Sylvain Lévi, D. Menant. Seconde partie. — Paris, Leroux, 1904. (Annales du Musée Guimet, tome XVI.)

Il était impossible de traiter à fond, dans une seule conférence, toutes les faces de ce problème. M. Berger nous semble, d'une façon générale, avoir posé des principes justes. Il admet que non seulement la civilisation babylonienne, mais aussi la religion de ce pays est plus ancienne que la religion israélite, telle du moins que celle-ci apparaît dans la période classique de l'Ancien Testament. Mais il dit fort justement, en parlant de la piété israélite : « C'est un rameau greffé par un grand jardinier et qui a porté des fruits exquis » (p. 28). Peut-être eût-il été bon d'examiner à quelle époque l'influence chaldéenne s'est produite. L'auteur aurait été amené ainsi à constater que l'action en question s'est exercée en grande partie par l'intermédiaire des Cananéens ; ce peuple avait été, longtemps avant la conquête israélite, imprégné de l'esprit babylonien.

Il y a eu, dans cette question de l'influence ou des ressemblances babyloniennes, une sorte d'engouement. Aujourd'hui, on se ressaisit et l'on devient plus prudent, à part quelques fanatiques incorrigibles. Pour en revenir à la poésie religieuse, j'avoue que je ne suis pas touché des analogies frappantes qu'on signale par exemple dans les plaintes d'un malheureux, le sentiment de l'insuffisance de la vertu, la frayeur d'avoir offensé la divinité. Ce sont là des expériences qui peuvent se faire partout, quelle que soit la religion du poète.

On a fait état des aspirations monothéistes dans certains hymnes babyloniens. En lisant attentivement les exemples cités (p. 44-49), on se convainc que le polythéisme est loin d'être surmonté. Tel dieu, comme Marduk, est censé concentrer sur sa personne les attributs des autres dieux ; mais ces autres dieux ne sont point, pour cela, éliminés ; ils sont là et se réjouissent de pouvoir remettre une partie de leur puissance à leur collègue ; le polythéisme n'est donc point supprimé.

Ce qui, en dépit de toutes les analogies, fera toujours la supériorité des psaumes de la Bible sur leurs émules, peut se résumer dans les points suivants, que notre auteur fait bien ressortir (p. 68-84) :

Le péché, dans les hymnes babyloniens, est considéré surtout comme un manquement rituel ; pour l'effacer, il faut recourir au ministère des prêtres, il faut connaître certaines formules liturgiques. Dans nos psaumes, le péché est une faute morale que Dieu seul peut pardonner, et cela sans intermédiaires. Nos

psaumes sont beaucoup plus simples, ce qui provient du fait que leurs auteurs s'adressent à un Dieu unique, tandis que les poètes babyloniens énumèrent avec anxiété des dieux connus ou inconnus qu'ils craignent d'avoir offensés.

Nous pouvons donc sans inquiétude nous laisser aller à l'admiration que fait naître l'étude de certains de ces morceaux littéraires de Babylone. Ils nous donnent une fois de plus la preuve que l'âme humaine est partout la même, que le besoin de pardon et de paix existe chez tous les peuples. Et c'est fort heureux, car c'est la raison d'être de l'œuvre des missions chrétiennes. S'il y avait des peuples sans conscience et sans cœur, nous ne pourrions leur prêcher l'Évangile avec l'espoir d'être compris.

J. BARRELET.

CHARLES GUIGNEBERT. — MANUEL D'HISTOIRE ANCIENNE
DU CHRISTIANISME. — LES ORIGINES ¹.

L'auteur, précédemment professeur au lycée de Toulouse, et qui s'était fait connaître par une étude sur Tertullien, occupe une des chaires d'histoire du christianisme créées par le gouvernement à la suite de la suppression des facultés de théologie. Son livre « ne prétend ni à l'érudition ni à l'originalité ; il ne s'adresse pas aux savants, mais seulement aux hommes de bonne volonté que les questions chrétiennes attirent et qui ne savent trop comment les aborder » (p. I). « J'ai prétendu, dit l'auteur, faire strictement œuvre d'historien et à aucun degré œuvre de théologien » (p. II).

Après avoir esquissé, dans une introduction, les origines juives du christianisme et ses rapports avec le monde gréco-romain, l'auteur aborde, dans un chapitre premier, l'étude des « sources, » c'est à dire des livres du Nouveau-Testament. Il aboutit à cette conclusion : « On ne peut, pour ainsi dire, rien affirmer sur leur témoignage qui ne soit douteux. Cependant une exégèse prudente et attentive peut arriver à fonder sur eux au moins de sérieuses probabilités » (p. 47). Les chapitres II, III et IV sont consacrés au

¹ *Manuel d'Histoire ancienne du christianisme. — Les Origines*, par Charles Guignebert, chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Paris, Alph. Picard et fils. 1906. — 1 vol. in-12 de xxiii et 549 pages. Prix : 4 francs.

judaïsme de Palestine et de la diaspora, et à l'état moral et religieux du monde gréco-romain. La vie et l'enseignement de Jésus sont le sujet des deux chapitres suivants. Puis l'auteur traite successivement l'église judaïque de Jérusalem, la vie et les missions de Paul, la doctrine et les églises de Paul. Un chapitre intitulé : l'influence de la spéculation juive est consacré à l'épître aux Hébreux et aux écrits johanniques. Un autre sur « les églises judéo-chrétiennes » à l'épître de Jacques et à la *Didaché*. Les deux derniers chapitres traitent de l'*Eglise de Rome* (ses origines, Pierre et Paul, l'épître de Clément Romain) — et de l'*Eglise à la fin du premier siècle* (épître de Barnabé, Symbole des apôtres ; — problèmes dogmatiques et constitution ecclésiastique, les épîtres d'Ignace). — Un *Index analytique* (p. 525-539) termine l'ouvrage.

M. Guignebert paraît au courant des travaux de la science allemande, notamment de ceux de Holtzmann et de son école, dont il adopte généralement les conclusions. Il ne tient nul compte des vues de théologiens plus conservateurs, comme B. Weiss. Parmi les théologiens protestants de France, J. Réville est son guide préféré. Quelques erreurs de détail trahissent une rédaction hâtive. Ainsi la *Didaché* n'a pas été trouvée à Jérusalem (p. 5), mais au couvent de Jérusalem à Constantinople. Page 110, l'auteur identifie les *prosélytes de la porte* ou *de la justice* et les *craignant Dieu* ; s'il avait lu attentivement le chapitre de Schürer auquel il renvoie en note, il aurait vu que cette identification n'est plus admise. Page 161, à propos de Luc III, 1 et 23 « la quinzième année du règne de Tibère correspond à 29-30 de l'ère chrétienne, ou à 752-753 de Rome... » Même sans tenir compte de ce *lapsus*, la discussion sur la date de la naissance de Jésus est confuse, et la conclusion : « En tous cas Jésus est né après la mort d'Hérode le Grand... » ne s'impose nullement. Page 165, nous lisons que « l'auteur des Actes ne dit mot » de la naissance miraculeuse de Jésus, et cependant à la page 245, l'auteur des Actes est identifié avec celui du troisième évangile.

Nous saluons l'apparition du Manuel de M. Guignebert comme un symptôme de l'intérêt que le public laïque en France prend à des études jusqu'ici trop exclusivement réservées aux théologiens et qui doivent être abordées par tous ceux que préoccupent les problèmes vitaux de notre destinée.

A. S.
